

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour
la Déficiência visuelle et le
studio typographies.fr

L'ODYSSÉE
DE SVEN

NATHANIEL IAN MILLER

L'ODYSSÉE DE SVEN

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Mona de Pracontal



VOIR DE PRÈS

Titre original : *The Memoirs of Stockholm
Sven*

Éditeur original : Little, Brown and Company

© 2021 by Nathaniel Ian Miller

Poème © Siegfried Sassoon avec l'aimable
autorisation de la succession de George
Sassoon.

© 2022, Libella, Paris

pour la traduction française.

© 2022, Voir de Près

pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-538-8

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

Pour Eilis

Océan Arctique

ÎLE MOFFEN



Mer du Groenland



NORDAUSTLANDET

Svalbard



BARENTSØYA
(ÎLE DE BARENTS)

EDGEØYA

DANEMARK

PROLOGUE

Depuis une minuscule cabane au bord de l'océan

Je m'appelle Sven. Certains me connaissent sous le nom de Stockholm Sven, d'autres sous celui de Sven le Borgne ou Sven le Baiseur de Phoques. Je suis arrivé au Spitzberg en 1916. J'avais trente-deux ans et pas grand-chose à mon actif.

J'ai une idée de ce que les gens disent sur moi, du moins les rares personnes susceptibles d'en dire quoi que ce soit : que j'ai mené une vie de trappeur solitaire dans la vaste baie et les chasses du Raudfjord, tout au bout du Grand Nord ; que j'ai été la malheureuse victime d'un accident minier ; que je ne pouvais contenir mes extravagances et que je rejetais la société. Tout cela est vrai, dans un sens, pourtant ça ne saurait être

moins vrai. Et qu'on efface des tablettes cette idée que j'aurais été un cuisinier enthousiaste et doué, comme d'aucuns l'ont prétendu, car c'est on ne peut plus faux.

J'ai passé la majeure partie de ma vie au Spitzberg, un archipel situé au nord de la Norvège, dont les confins septentrionaux ne sont qu'à une poignée de degrés du Pôle invisible. Aujourd'hui le lieu est appelé le Svalbard par les hommes politiques, les généraux et les cartographes. Ou n'est rien appelé du tout, si ce n'est par quelques rares et précieuses personnes. Car l'ère des explorations est terminée depuis longtemps, et si le Spitzberg a encore sa place dans l'imagination populaire, il n'y est plus qu'un écho lointain, un mot dont on se souvient à peine.

Les gens pourraient se demander – ou est-ce moi qui me fais des idées ? – comment je parvenais à m'occuper durant ces longues décennies solitaires. Peut-être croient-ils qu'une vie est faite de jalons, de grands monolithes dressés dans une mer

vagabonde et infinie qui les baigne et les érode tout à la fois. À mon avis, c'est une idiotie. On écrit peu de mémoires et on en lit encore moins, de sorte que dans la plupart des cas, lorsque nous tentons de voir derrière la vitre crasseuse de l'existence d'autrui, nous devons nous contenter de deux ou trois balises, souvent discutables. Une vie est quelque chose d'autrement plus étrange et banal que les récits ne veulent bien le montrer. Et la vérité c'est que, même si je suis connu – dans les cercles minuscules et improbables, les bulles de rosée où on a eu vent de mon existence – comme un chasseur arctique solitaire et sans égal, je ne suis rien de tel et j'ai rarement été seul.

Voici mon histoire.

PREMIÈRE PARTIE

1

Je suis né Sven Ormson, à Stockholm bien sûr. Mon père travaillait dans une tannerie et je n'avais que peu de respect pour son métier, jusqu'au jour où je me mis moi-même à trimer sur des peaux. Ma mère s'occupait de moi et de mes deux sœurs. Il n'y a rien de remarquable dans cette période de ma vie. Je ne peux pas avoir été le seul à trouver la ville étouffante – la puanteur, le bruit incessant, les interactions humaines. Parce que dans ma famille il n'y avait pas d'argent en trop, mes sœurs et moi entrâmes à l'usine dès que nous pûmes. Je n'eus jamais grand enthousiasme, disons-nous, pour ma situation. Je n'admettais pas qu'une vie de besogne ingrate dans ce bled de merde, crasseux et puant, fût tout ce à quoi je pouvais aspirer. Je pense que ma mère me comprenait, mais jamais elle ne l'aurait dit.

Pourtant je n'étais pas de ces jeunes gens qui se croient destinés à la grandeur. À l'époque, le destin ne m'intéressait pas. Je savais que je n'étais pas sur terre pour faire plaisir à qui que ce soit, encore moins à Dieu. Je trépignais, c'était tout. La fierté nationale, le service militaire, les chansons grivoises, les rires bruyants des hommes, l'air partagé par plusieurs dans un lieu exigü – tout cela fait partie d'un ensemble de choses que je trouvais répugnantes. Je ne pense pas avoir changé d'avis. Mais ce sont aussi des valeurs de base chères à la société suédoise. En proie aux affres assez banales de l'aversion et de l'éloignement, je me tournai, comme tant de jeunes avant moi, vers les livres.

Personnellement, c'est dans l'exploration polaire que je m'évadais, et dans la myriade de souffrances qu'un individu pouvait endurer quand il mesurait sa volonté contre l'impitoyable mort blanche. Au tournant du siècle, tout le monde en Suède parlait encore

de Fridtjof Nansen et de Salomon Andrée : le premier pour ses brillantes innovations maritimes et l'histoire de sa survie spectaculaire, le second pour ses idées ridicules et sa disparition geignarde dans le vide arctique. Et puis Roald Amundsen remporta ses deux grands triomphes. J'avais vingt et quelques années à l'époque et je me souviens que mon vif intérêt s'était alors mué en obsession bénigne. Comme j'aspirais à partir pour des terres inconnues ! Je ne souhaitais nullement « marquer un point pour la Suède » ou autres absurdités. Au contraire, je me sentais prisonnier et la Suède était ma cellule.

Je lisais tout ce que je trouvais sur le sujet : des récits de voyages d'un ennui mortel – à part celui de Nansen, bien sûr ; il savait écrire, lui – ainsi que des histoires hautes en couleur et principalement fictives, comme la *Vie d'Horace Nelson* de Southey. J'avais toujours été un lecteur omnivore, disparaissant dans les livres aussi longtemps